

Notice historique sur l'Epine-Dessous.

On sait de manière certaine que l'Epine-Dessous brûla en 1780. Le bâtiment fut aussitôt reconstruit. C'est l'Epine-Dessous d'aujourd'hui, mis à part les inévitables transformations.

Nous allons retrouver ce voisinage, les deux parties d'un même propriétaire aujourd'hui, par quelques photos. Pour l'essentiel nous vous renvoyons à notre brochure : Ceux du Moulin et de l'Epine-Dessous. Tout y est dit. Ou presque !



Le néveau arrière, partie de gauche.



Partie de droite et porte, avec grange et porte de l'écurie.





Construction de 1780 encore toute traditionnelle. En fait l'Epine-Dessous possède deux néveux, l'un à l'arrière et l'autre à l'avant, particularité assez rare de certaines de ces fermes d'autrefois.



Incendie de 1780 et reconstruction immédiate. La date de 1780 ci-dessus le prouve.



Ces vieux bois qui résistent non seulement aux décennies, mais aux siècles.



Le propriétaire, Samuel Rochat dit Pache, nous indique le chemin par où il faut passer pour se rendre au paradis !



Les deux voisinages de l'Épine se découvraient plus facilement du Pont que des Charbonnières. Photo de 1887.



Nous sommes vers 1910. Le clocher de l'ancienne église a été arasé. Là-bas, au-delà du lac Brenet, l'Épine. La « Verrue » n'a pas encore été construite.



L'Epine-Dessus et l'Epine-Dessous. Pour l'Epine-Dessus, partie de bise, on constatera que le néveau n'a pas encore été supprimé, ce qui adviendra quelques années ou décennies plus tard. On notera aussi, pour ce même voisinage, la partie centrale qui constitue à elle seule un corps de bâtiment. Pour l'Epine-Dessous, la présence du grand néveau du levant est attestée par la partie foncée. Les toits de tavillons sont peu à peu remplacé par de la tôle ou de l'éternit, le dernier matériau de la création !



L'Epine-Dessous le 20 juin 2000, dans un calme presque délirant alors que l'Epine-Dessus est en train de brûler, photos du soussigné désormais à découvrir sur internet!

Mais ces gens de l'Epine-Dessous, qui étaient-ils ? Fernand Denys répond en vous livrant quelques-uns de ses souvenirs publiés dans l'ouvrage : L'Epine des quatre saisons, Editions le Pèlerin, 1994.

Jules et Julie de l'Epine-dessous

Descendons un peu vers l'Epine-dessous chez Jules-Pierre et la Julie.

C'étaient des gens d'un autre temps, d'un autre siècle. Chez ces frères et sœur, le mot « progrès » n'avait pas encore été épelé. La contemplation de leur intérieur était un enseignement de ce qui avait été, une fois, il y a très longtemps. Les locaux étaient bas, sombres, et une odeur de musée planait partout. Les jours de fête, quand maman nous prenait en visite dans cette maison, on recevait parfois un sucre. Mon cousin René ayant fait l'acquisition d'un poste de radio au début des années trente voulut faire plaisir à la Julie. Il lui proposa de lui faire écouter le sermon du dimanche suivant, ce qu'elle accepta avec reconnaissance, ne pouvant plus se déplacer pour aller au culte depuis longtemps. A la date convenue, nous voilà sur le chemin de l'Epine-dessous, René portant le précieux poste au style roman et Ferdi suivant avec du fil électrique et une douille voleuse, car il n'y avait pas de prise murale chez Jules-Pierre. L'installation se passa bien, le poste posé sur la table de la cuisine. Le courant arrivait, un fil de terre rejoignait la pompe à eau et un semblant d'antenne traversait la cuisine. Julie s'était faite toute belle comme si Monsieur le Ministre était présent, un psautier recouvert de velours grenat cerclé de laiton reposait sur le coin de la table.



A l'Épine-dessous, avec, à droite, est-ce la mère ?, au centre Fanny et Jules-Pierre, à droite Senat.

Nos hôtes, surtout elle, eurent autant de plaisir que d'étonnement à suivre la prédication. Lorsque tout fut terminé, quand le matériel fut replié, mon cousin demanda à Julie si elle avait eu du plaisir. Elle répondit avec un accent et une intonation bien de là-haut :

- C'était bien beau, René, mais c'est de la sorcellerie !

Jules-Pierre avait fait son école de recrue avec mon grand-père Elie à Lausanne en 1873. Un soir, enfin déconsigné, mon aïeul lui proposa d'aller boire un demi. Il lui répondit :

- Crois-tu ?

Jules-Pierre avait aussi un sens très poussé de l'économie et de l'efficacité. A la belle saison, à la nuit tombante, il venait se promener sur un cham sis au-dessus de l'Épine. But de l'opération : faire un dernier pipi vespéral sur son pré. Le rite terminé, il marquait l'endroit avec une petite baguette afin que l'excursion suivante ne fit pas double usage. Peu après, des petits Lausannois effectuaient une dernière patrouille pour s'assurer que le bâton était bien planté et surtout de le déplacer de quelques pas, faussant ainsi toute la stratégie agricole de ce pauvre Jules-Pierre.

Sous ce toit vivait aussi leur domestique de toujours, Marc Faillettaz plus connu sous le nom de « Credieu ». Sobriquet à transcrire plus correctement de la manière suivante qui était la sienne de prononcer : Crrrrredieu. Il a passé toute sa vie à l'Épine, faisant partie de la communauté et du paysage. Il marchait jambes écartées en s'appuyant sur une canne. Le soir, ayant attelé le cheval, un vrai canasson en vérité, il partait pour la laiterie avec une boille dont le contenu devait être bien modeste. Là, malgré la peine que lui causaient ses rhumatismes, il livrait le lait pendant que la rosse se dirigeait toute seule vers le Cygne où elle attendait patiemment son maître qui y faisait régulièrement une pause. Puis c'était le paisible retour vers l'Épine, le cheval connaissant parfaitement l'itinéraire. Cela était encore possible, car les frontaliers ne prenaient pas encore la route de Mouthe pour le circuit du Mans.

Senat, droit comme un i, imposant, la moustache provocante, fit aussi des apparitions à l'Épine-dessous. Ses histoires étaient douteuses et ses gestes souvent obscènes.

Chez Cubet

Et puis on arrive enfin chez Cubet, pardon, chez mon cousin Fernand Rochat, la maison de toutes les patiences et de toutes les tolérances. Ce qu'on y a eu de plaisir dans cette famille ! Lorsque le temps rendait les gens d'en haut grincheux, on y était toujours bien reçu. Ce logement nous était ouvert du

trapon au galetas. De ce trapon ouvert sournoisement au milieu du corridor et où j'ai bien failli faire plus d'une fois une descente aux enfers, jusqu'au galetas plein de trésors. N'avons-nous pas essayé, en cachette, de déguster un paquet militaire de la guerre 14-18 ? Le chocolat avait blanchi en perdant de sa saveur et les biscuits étaient si durs qu'ils auraient pu consolider le réduit national. Louise et Fernand Rochat ont embelli nos vacances en mettant du soleil sur des jours moroses. Louise était grande et avenante, Fernand petit et souriant et avait l'esprit caustique. Je le vois encore, roulant adroitement ses cigarettes sur ses doigts de paysan, ôtant les brins de tabac dépassant les bouts avant de donner le coup de langue colleur. Il se moquait gentiment de moi lorsque, leurré par mes yeux d'enfant et tellement fier d'être de l'Épine-dessus, je prétendais toujours qu'on rentrait le plus haut char de foin et qu'on abattait les plus gros cochons. Les aînés de leur progéniture, Marie-Louise et Nesti, nos petits-cousins, furent les irremplaçables partenaires de nos vacances et les complices de nos polissonneries. Quelle chance qu'ils furent là et nous les retrouverons souvent sur le chemin des souvenirs.